

LUIS MONTERO MANGLANO

LA TABLE DU ROI SALOMON

roman traduit de l'espagnol par Claude Bleton

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Canterbury : des ruelles pavées à l'ombre d'une cathédrale mythique, un honorable archevêque, des étudiants, des pubs et des bicyclettes. Tirso Alfaro, doctorant espagnol en art médiéval, s'ennuie à mourir au musée de la ville, où il officie comme guide ; jusqu'au jour où, sous ses yeux, un moine dérobe la précieuse patène ancienne, fleuron de la céramique vitrifiée des maîtres cordouans, qu'il était venu étudier. Échouant à convaincre les autorités que l'œuvre qui continue de briller de tous ses feux derrière la vitrine blindée est une réplique, Tirso est renvoyé à Madrid, où l'attend une offre d'emploi énigmatique, assortie d'un extravagant test d'aptitude… qu'il réussit. Il intègre alors le Corps royal des quêteurs : une organisation secrète, établie dans les sous-sols du Musée archéologique de Madrid, et dont la mission consiste à localiser et à rapatrier par tous les moyens les œuvres du patrimoine historique national que les rapines des guerres des XIXe et XXe siècles les ont éparpillées à travers le monde. Les objets ainsi "volés aux voleurs" sont remplacés par de parfaites copies (le procédé mis en œuvre à Canterbury).

La première mission de Tirso, qui porte sur l'un des secrets les plus insondables de l'histoire des civilisations, le lance sur la trace du roi Salomon et de Lilith, l'incomparable reine de Saba.

L'amour et l'action le disputent à l'intrigue et à l'aventure, dans ce roman érudit et trépidant qui nous plonge au cœur des histoires de l'art.

LUIS MONTERO MANGLANO

Luis Montero Manglano est né à Madrid en 1981. Il est professeur d'histoire de l'art et d'histoire médiévale. Il a publié en 2012 un roman encore inédit en France, El Lamento de Caín.

Photographie de couverture : © Shutterstock

"Lettres hispaniques"

Sceau reproduit en couverture et p. 5 :
© BARFUTURA

Titre original :
La Mesa del rey Salomon
© Penguin Random House Grupo Editorial S.A.U., Barcelone
© Luis Montero Manglano, 2015

© ACTES SUD, 2017
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-08442-4

LUIS MONTERO MANGLANO

La Table du roi Salomon



Corps royal des quêteurs

I

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton

ACTES SUD

Je n'ai rien d'autre à dire ; si ce n'est, peut-être, d'avouer (ce qui est sans doute déplacé) ma conviction que personne, en lisant cette histoire, ne pourra la trouver plus réelle que ce qu'elle m'a paru être quand je l'ai écrite.

Charles Dickens,
David Copperfield.

Cherchez, et vous trouverez.

Évangile selon saint Matthieu.

À mes parents, Carol et Luis.
À mon frère et à mes sœurs, Carla, Almudena et Íñigo.

Schem-hamephorash. Le Nom des Noms.

Vous voulez savoir comment tout a commencé ? Je pourrais vous le dire, bien sûr, mais je connais une bien meilleure histoire.

Quand j'étais petit, mon père m'emmenait au musée. D'autres enfants étaient emmenés au parc d'attractions, ou au zoo, ou plus simplement au cinéma. Mes camarades arrivaient à l'école le lundi et racontaient comme ils étaient contents d'avoir vu *Les Tortues Ninja* ou combien de fois ils avaient vomi sur la *chenille* à la fête foraine. Moi, je ne disais rien. J'avais honte d'avouer que j'avais passé le week-end à regarder des tableaux de gens bizarrement habillés.

Je crois que mon père avait un sentiment du même genre. J'ai l'impression que lui aussi aurait préféré me laisser pendant quatre-vingt-dix minutes devant un écran géant, ayant ainsi une excuse idéale pour ne pas avoir à me faire la conversation ; et pourtant, il me traînait toujours dans les musées. Je ne comprenais pas pourquoi.

Je ne le voyais pas souvent. Que je sache, ma mère et lui n'avaient jamais pu vivre ensemble. Il était pilote. Et ma mère, archéologue. D'après une curieuse histoire, ils se sont connus un soir, ils l'ont fait sans préservatif, et je suis né neuf mois plus tard. Je pourrais aussi vous raconter cette histoire, mais j'en connais une bien meilleure.

Schem-hamephorash, vous savez.

Entre mes parents, il n'y a jamais eu ni curé, ni mairie, ni paperasses, uniquement des accords de vive voix, le propre d'un couple moderne et civilisé. Ma mère voulait m'élever

seule, mais elle ne revendiquait aucun droit d'exclusivité. Parfois, cet homme qui gagnait sa vie en pilotant des avions et que j'appelais papa (et que j'aurais aussi bien pu appeler Fernando, Manuel ou même Salomon) débarquait à la maison et m'emmenait. Visiter des musées.

Toujours visiter des musées.

Moi je m'ennuyais, pardi! Je n'étais qu'un gamin, et pas assez en confiance avec ce brave homme pour lui avouer mon manque de motivation pour cette activité. "Sois gentil quand tu es avec ton père", me disait-on. Ce que je faisais : j'étais un enfant gentil. Obéissant.

On déambulait tous les deux dans les salles interminables du musée du Prado, mon père avec l'air de vouloir dire quelque chose sans trop savoir quoi, pendant que je regardais ces immenses tableaux avec des yeux d'enfant, qui ont toujours l'air plus grands que leur tête.

Il y en avait un qui m'impressionnait tout particulièrement. Aussi haut qu'un mur, il y avait un cheval terrifiant et un enfant dessus. Des années plus tard, j'ai appris que c'était le portrait équestre du prince Baltasar Carlos, de Vélasquez, mais à l'époque je ne voyais qu'un gamin qui avait l'air de s'amuser beaucoup plus que moi.

Je me rappelle avoir montré ce tableau à mon père et lui avoir demandé qui était cet enfant.

— C'est un prince…

— Comment s'appelle-t-il ?

Alors, mon père s'agenouilla devant moi, me regarda dans les yeux et me répondit :

— Tu veux connaître l'histoire ? D'accord, je pourrais te la raconter, mais j'en connais une bien meilleure.

C'est ce jour-là que j'entendis parler de la table de Salomon pour la première fois.

Schem-hamephorash.

Vous êtes sûrement comme cet enfant qui de sa vie n'avait jamais entendu parler d'un roi appelé Salomon. Fils de David, de la maison d'Isaïe, de la tribu de Juda, et troisième roi d'Israël. Le monarque le plus sage et le plus puissant de son époque. C'est du moins ce que disait mon père.

Presque mille ans avant J.-C., Salomon hérita du trône d'Israël. Il voulait être le plus grand de son lignage, ce qui n'était pas un trop grand défi, dans la mesure où la plupart de ses ancêtres n'avaient gouverné que sur une poignée de chèvres.

Jérusalem était une petite ville, squelettique. Salomon décida que la capitale de son royaume serait la ville la plus splendide du monde. Il érigea un temple, sur les fondations duquel on prie et se lamente encore. Il construisit un palais immense à l'intérieur duquel il dressa un trône auquel on accédait par neuf marches, soutenu par un couple de lions en or. Face au trône, Salomon disposa un sol en argent aussi patiné que la surface d'un lac.

Ainsi commençait l'histoire. Et là, j'avais complètement oublié le gamin idiot perché sur son cheval.

La renommée de Salomon traversa les frontières et atteignit des royaumes lointains. Un jour, Salomon reçut la visite d'une reine dont les lèvres étaient comme un fil cramoisi, les joues comme une moitié de grenade derrière son voile, et les seins comme les jumeaux d'une gazelle. C'est ce que dit le Cantique des cantiques.

Cette reine si belle venait d'une terre lointaine appelée Saba. Elle s'appelait Lilith.

Cependant, Salomon avait entendu dire que cette femme nourrissait de noirs desseins à son endroit : elle n'était pas ce qu'elle prétendait être, il s'agissait d'une sorcière, ni plus ni moins, descendante des derniers *nephilim*, les titans dont Yahvé avait peuplé la terre avant de créer l'homme. Les *nephilim* étaient si cruels, si brutaux et si lascifs que Dieu prit en horreur cette première création et ordonna à ses anges de les exterminer jusqu'au dernier, lors d'une guerre qui dura des milliers d'années.

À ce point de l'histoire, cet enfant aux yeux immenses était entièrement absorbé par le récit. On ne parlait pas de cela dans ses cours de religion au collège.

Pour vérifier si la reine de Saba était une *nephilim*, Salomon imagina un piège. Il l'attendit, assis sur son trône, au bout de ce sol en argent. Quand la reine Lilith se présenta devant Salomon, elle trouva ce pavement si limpide et brillant qu'elle le

prit pour un étang, aussi souleva-t-elle le bas de sa robe pour toucher le sol du pied et s'assurer que c'était une illusion. À ce moment-là, Salomon vit que la reine n'avait pas des pieds humains, mais d'horribles pattes de palmipède, comme celles d'un canard.

Ainsi, comme c'est souvent le cas dans les histoires, la belle dame n'était qu'une sorcière menteuse.

Et Salomon fit ce que tout homme aurait fait à sa place : il ignora l'horrible patte de canard et se concentra sur ce qu'il y avait au-dessus de la cheville. Sorcière ou pas, l'enveloppe était plus qu'appétissante. Par ailleurs, maintenant qu'il avait découvert que la reine avait des pouvoirs secrets, le roi décida d'en profiter.

Il l'enjôla par de douces paroles ("Tes lèvres distillent le miel, il y a sous ta langue du miel et du lait…") et lui soutira tous les secrets de son savoir ésotérique. La reine tomba éperdument amoureuse de Salomon.

Finalement, Salomon obtint de la sorcière *nephilim* sa formule la plus précieuse. L'instrument cabalistique qui donnerait au monarque un pouvoir comme jamais personne n'en avait eu depuis que Dieu avait créé l'homme avec une poignée d'argile. Un pouvoir que les anges, les archanges et autres puissances célestes ne possédaient même pas.

Schem-hamephorash…

Lilith dessina pour Salomon une table sur laquelle elle grava le secret du *Schem-hamephorash*. En possession de cet objet fabuleux, le monarque d'Israël put contrôler des forces qu'il n'aurait jamais imaginées : il obtint gloire, sagesse et richesse ; et domina le divin secret de la création.

Schem-hamephorash.

Cependant, la reine ne tarda pas à se rendre compte que Salomon l'avait trompée, car ce n'était pas elle qu'il aimait, mais sa magie.

Grâce à cette histoire, j'obtins le seul conseil que me donna mon père sur les femmes : ne les mets jamais en colère.

À la faveur de la nuit, la sorcière *nephilim* exerça sa vengeance ; elle pénétra dans le sanctuaire du temple de Salomon et déroba le trésor le plus précieux du peuple d'Israël : l'Arche

d'Alliance. Non contente de cela, elle lança une malédiction sur la descendance du roi et sur toute personne qui ferait usage de la table.

Le malheur et la mort, c'était tout ce qui attendait celui qui prétendrait au secret du *Schem-hamephorash*.

En possession de l'Arche d'Alliance, la malédiction sur les lèvres, la Reine abandonna Salomon et on n'entendit plus jamais parler d'elle.

Bien entendu, la malédiction s'accomplit. Salomon vit son royaume se déchirer en luttes intestines, et il finit ses jours, rongé par l'amertume et le remords ("Vanité des vanités…", dit l'Ecclésiaste). À sa mort, son fils Roboam se vit disputer le trône par Jéroboam, et le royaume autrefois prospère fut divisé en deux.

Comme on le sait, les Juifs ne s'en sortirent pas mieux après tout cela.

— Et qu'est devenue la Table ? demanda l'enfant aux grands yeux, plus du tout intéressé par le portrait équestre.

Alors mon père, cette fine mouche, regarda sa montre, posa la main sur ma tête et dit qu'il finirait l'histoire une autre fois.

À compter de ce jour, j'eus de plus en plus envie de voir mon père. Il revenait, après des mois d'absence, parfois plus d'une année, et il m'emmenait au musée. Je montrais un objet exposé, n'importe lequel, et je posais la première question qui me passait par la tête. Sa réponse était toujours la même.

— Tu veux connaître l'histoire ? D'accord, je pourrais te la raconter, mais j'en connais une bien meilleure.

C'était comme un jeu.

Plusieurs siècles après la mort de Salomon (des siècles après que mon père m'eut emmené dans un musée), la ville de Jérusalem fut conquise par l'Empire romain. Les Romains pillèrent le Temple et emportèrent toutes ses richesses : candélabres en or à plusieurs branches, tissus de soie, plastrons en argent sertis de joyaux… et une table. Une table qui, disait-on, possédait un secret *(Schem-hamephorash)* capable de donner des pouvoirs extraordinaires.

La Table fut emportée à Rome comme précieux butin de guerre. Les plus savants étaient conscients de son importance,

mais hélas plus personne au monde ne savait la faire fonctionner.

Plus tard, l'ombre d'une menace assombrit les frontières orientales de l'Empire : des armées d'hommes vêtus de peaux, qui se paraient du crâne de leurs ennemis morts au combat. Ils parlaient une langue incompréhensible qui résonnait aux oreilles latines raffinées comme un gargouillis grotesque. Les Romains les appelèrent les "Barbares".

Les Barbares saccagèrent Rome. Pour la première fois depuis des centaines d'années, la ville était victime d'une armée d'envahisseurs. Leur roi Alaric, un homme brutal, s'empara des trésors de cette ville fabuleuse. Mais un seul l'intéressait : il avait entendu son histoire dans les steppes lointaines d'où il venait, murmurée autour des grandes flambées, sous le souffle de la nuit, à l'écart des chevaux écumant.

Schem-hamephorash.

Alaric s'empara de la Table. À la suite de cette invasion, l'Empire romain ne tarda pas à disparaître.

— Et après ? demanda l'enfant, qui avait déjà un peu grandi.

Après, c'était l'heure de rentrer à la maison.

Le jeu se prolongea quelque temps. Mon père débarquait à l'improviste, sans prévenir, et il m'emmenait dans un musée, n'importe lequel. Aucune importance, car où qu'on aille, mon père finirait par me raconter la seule histoire qui semblait nous plaire à tous les deux.

Il la répétait. Il racontait la même chose plusieurs fois de suite ; souvent, il devait recommencer, car ses visites étaient de plus en plus espacées et on oubliait tous les deux où il en était resté. Cependant, le protocole restait le même. Le jeu avait ses règles.

— Tu sais ce que représente ce tableau ?

Je me rappelle parfaitement que celui-là, précisément, c'était *Saturne dévorant un de ses fils*, de Goya. Je ne sais toujours pas si c'était une sorte d'ironie cosmique.

Cette fois, mon père ne se mit pas à genoux, car il pouvait maintenant me regarder dans les yeux sans se baisser.

— Tu veux connaître l'histoire ? D'accord, je pourrais te la raconter, mais j'en connais une bien meilleure.

Des décennies après la chute de l'Empire romain, les descendants d'Alaric, qu'on appelait désormais les Wisigoths, s'étaient établis avec bonheur en France.

La paix wisigothe était constamment menacée par les voisins, les Mérovingiens. Des gens bizarres, ces Mérovingiens, ils prétendaient descendre d'un monstre marin. Eux aussi avaient entendu parler du secret du *Schem-hamephorash* et leurs rois, qui avaient une réputation de sorciers voulaient, depuis quelque temps déjà, s'emparer de la table de Salomon.

Les Wisigoths perdirent une grande bataille, mais juste avant la défaite, un groupe de fidèles nobles parvint à soustraire la Table à la convoitise des mains mérovingiennes, en lui faisant secrètement traverser les Pyrénées pour la mettre à l'abri.

Là, loin de leurs ennemis, les Wisigoths refondèrent leur royaume et érigèrent une nouvelle capitale, qu'ils baptisèrent Tolède.

Les Wisigoths savaient que tôt ou tard d'autres ennemis arriveraient, par mer ou par terre, attirés par le secret de la table de Salomon, et avides de contrôler son pouvoir. Ils décidèrent de la cacher à jamais. Plus personne ne pourrait l'utiliser, ainsi la vengeance de la reine de Saba ne pourrait s'accomplir.

Les rois de Tolède chargèrent saint Isidore, évêque de Séville, un homme qui connaissait très bien l'histoire de la Table, et beaucoup d'autres légendes et secrets, de cacher celle-ci.

Le saint évêque se rappela une vieille légende hispanique : Hercule, fils de Zeus, avait construit un palais souterrain, fait de jade et de marbre, sous la ville de Tolède. C'est là qu'il enfouit le cadeau empoisonné que la reine de Saba avait offert à Salomon.

La Table resterait cachée au plus profond des grottes d'Hercule, à l'extrémité d'un labyrinthe de salles et de passages. La porte d'accès du souterrain serait soigneusement fermée, et chaque roi wisigoth aurait l'obligation d'ajouter un cadenas à ce portail.

"Et si quelqu'un, écrivait Isidore, par ignorance, soif de pouvoir ou sottise, osait violer le secret si hermétiquement gardé, il ne trouverait au tréfonds de la grotte ni savoir ni richesse, mais la ruine de l'Hispanie et la Terreur des Terreurs : *lapidem unguibus*."

Mon père ne sut me dire ce qu'était cette "Terreur des Terreurs", ni me donner le sens de *lapidem unguibus*, que je connais aujourd'hui. Comment j'ai fini par le découvrir ? Voilà une assez bonne histoire.

Mais j'en connais une bien meilleure.

En dépit des mises en garde d'Isidore, un monarque fut suffisamment ambitieux ou maladroit pour les ignorer. Il s'appelait don Rodrigue.

Rodrigue, dernier roi des Wisigoths, brisa les cadenas que ses prédécesseurs avaient posés avec tant de zèle à l'entrée des Grottes, et il s'enfonça dans les profondeurs de la terre, en quête des secrets de Salomon. Il ne redoutait ni la ruine de l'Hispanie ni la Terreur des Terreurs, ou bien il était trop désespéré pour s'en soucier : son royaume était déjà en plein naufrage.

Après avoir déambulé seul dans une infinité de corridors obscurs, Rodrigue arriva dans une salle circulaire éclairée par des torches. D'après Isidore, c'était la première des trois salles qui précédaient le lieu où se trouvait la Table. C'était aussi la salle qui abritait la ruine de l'Hispanie.

Impressionné mais résolu, Rodrigue pénétra dans ce lieu, discernant des silhouettes dans les ombres. Il approcha sa propre torche de la paroi et découvrit une immense fresque qui représentait une bataille. On y voyait une armée de Wisigoths, massacrée par d'étranges ennemis au visage voilé.

Rodrigue recula et découvrit un piédestal au milieu de la salle : une vieille colonne romaine coupée en deux, si grosse qu'un homme ne pouvait la tenir dans ses bras. Il y avait un objet en haut de la colonne.

Rodrigue éleva lentement sa torche.

C'était une épée. Une vieille épée rouillée sans doute perchée sur cette colonne depuis que la Terre flottait dans l'univers. Couverte de poussière et de toiles d'araignées. La lame de l'épée était courbée en forme de demi-lune.

Rodrigue s'empara de l'épée et il fut soudain submergé par une sensation étouffante de terreur absolue. Il cria et laissa tomber l'épée, se prit la tête entre les mains et s'enfuit de ce lieu, poursuivi par des hallucinations effrayantes, où il se voyait vaincu par une armée d'hommes aux yeux noirs et au visage

dissimulé, et coupé en deux par une épée à la lame recourbée. En tombant à la renverse, sa dernière vision, avant que ses yeux ne se ferment pour toujours, fut une demi-lune qui brillait dans le ciel.

D'après les ouvrages d'histoire, don Rodrigue disparut après l'écrasante défaite de ses troupes face aux musulmans, lors de la bataille de Guadalete. Qu'importe ce que disent les livres, je sais ce qui était arrivé : mon père me l'a raconté, dans un musée, devant un tableau grotesque de Goya.

Arrivé à ce tournant de l'histoire, je demandai, comme toujours :

— Mais qu'est-il advenu de la Table ?

Et mon père, comme toujours aussi :

— Il est un peu tard, tu ne crois pas ? Il vaudrait mieux que je te ramène à la maison.

Si j'avais su que je ne le reverrais jamais, j'aurais insisté pour qu'il me raconte la fin.

Quelques mois plus tard, l'avion de mon père s'écrasait au sol.

J'ai peu de souvenirs de lui, et j'avoue à ma grande honte qu'en réalité je n'ai pas beaucoup pleuré sa disparition. J'ai davantage regretté de ne pas savoir la fin d'une bonne histoire que de perdre un père qui ne fut jamais qu'une présence occasionnelle.

Mais aujourd'hui, je suis désolé pour lui. Il aurait été ravi de connaître le dénouement de la légende de la table de Salomon, et j'aurais aimé être pour une fois celui qui la raconte, car maintenant je la connais.

C'est une bonne histoire. Vraiment. Vous avez envie de l'entendre ?

Je vous assure que je n'en connais pas de meilleure.

I

LA PATÈNE DE CANTERBURY

1

BOURREAU

Canterbury. Ciel plombé, rues étroites. L'ombre d'une cathédrale. Des étudiants, des pubs et des bicyclettes. Beaucoup de bicyclettes. Vivre à Canterbury sans bicyclette, c'est comme vivre dans l'Arctique sans traîneau.

J'en avais une, formidable. Une Firestone de 1937, toute rouge. Le cadre était incurvé, et le guidon en forme de cornes. Je l'avais dénichée au fond d'une boutique de brocanteur, dans Guildhall Street, peu après avoir emménagé. Le type de la boutique m'en demanda presque cent livres. Il croyait avoir fait une bonne affaire. Il n'avait aucune idée du trésor qu'il venait de me vendre.

En toute logique, on pouvait supposer qu'une telle beauté sur roues deviendrait sans tarder un bien plus que convoité. Canterbury est une des villes les plus sûres du Royaume-Uni (c'est en tout cas ce que disent les dépliants des résidences universitaires), mais dans un endroit où un habitant sur deux est un étudiant, avoir un vélo de collection garé dans la rue est une grossière invitation au vol.

Pour mon malheur, je vivais avec le plus sordide voleur de bicyclettes de toute la ville : Jacob, mon colocataire.

Il possédait un de ces engins pliants qu'on vend dans les grandes surfaces de sport. Laid comme une prothèse, si maltraité et abîmé qu'il faisait des bruits effrayants quand il passait sur les pavés des rues piétonnières. On entendait Jacob à des kilomètres : on aurait cru qu'il était sur le point de vous déverser une avalanche de seaux d'ordures.

Jacob et moi, nous travaillions au même endroit, nous avions donc le même horaire, et pourtant il était le plus matinal des

deux. Anglais jusqu'à la moelle, Jacob ne manquait jamais un bon petit-déjeuner, alors que je me contentais de me laver les tripes avec un jus de fruits, et de tenir jusqu'au milieu de la matinée. Voilà pourquoi Jacob se levait plus tôt et partait travailler avant moi.

Jacob semblait considérer que la Firestone 1937 n'appartenait pas à son propriétaire légitime, mais au premier qui sortait de la maison. En définitive, et en dépit des cent livres religieusement versées au brocanteur de Guildhall Street, c'était moi qui partais avec l'engin pliant et poussif de Jacob, tandis qu'il se pavanait en ville avec mon vélo de collection.

— Désolé, j'étais si mal réveillé quand je suis sorti que je ne savais même pas quel vélo j'enfourchais…

C'était l'excuse favorite de ce fier descendant spirituel du comte d'Elgin. Le comte d'Elgin était cet Anglais qui était parti d'Athènes en emportant les frises du Parthénon. Mais il ne les avait quand même pas piquées à son colocataire.

Si bien que ce matin-là, une fois de plus, en sortant de l'immeuble de Tower Way où je vivais avec la version cycliste d'Arsène Lupin, je m'aperçus que je devrais encore aller travailler avec cette monstruosité pliante, enchaînée à un réverbère.

Je maudis Jacob tout bas et décidai de me venger. Je remontai quatre à quatre, entrai dans sa chambre et, sans aucun remords, m'emparai de son iPad. La moindre des choses que me devait ce culotté était un peu de musique pour me tenir compagnie pendant le trajet.

Malheureusement, ses goûts musicaux étaient à l'opposé des miens. Tandis que je descendais à grand fracas la côte de Tower Way, essayant d'empêcher le vélo de Jacob de se décomposer entre mes jambes, la voix joyeuse de Cyndi Lauper m'assurait que les filles ne pensent qu'à s'amuser.

Il était huit heures moins le quart, et je devais être au musée à huit heures. Le ciel était d'un élégant gris très britannique. J'avais à peine parcouru quelques mètres qu'il se mit à pleuvioter.

Quand on a déjà vécu neuf mois à Canterbury, on a bien compris que la pluie est aussi caractéristique de la ville que sa cathédrale ou les hordes de touristes du week-end, en sorte

que j'étais à peine conscient de ce crachin en descendant High Street.

J'allais vite. Je ne voulais pas arriver en retard, car ce jour-là j'avais une visite à la première heure, et je zigzaguais entre les passants presque sans freiner, ignorant les feux de circulation. Canterbury est un endroit plutôt charmant. Les ruelles de la vieille ville entourée de remparts sont bordées de maisons basses aux façades en briques et en bois. Très anglais. Il était facile d'imaginer derrière toutes ces façades une petite vieille spongieuse prenant son thé matinal en essayant de deviner qui avait tiré sur le vicaire dans la bibliothèque du colonel.

Canterbury accueille des visiteurs tout au long de l'année, et la ville profite de son sanglant passé médiéval pour exploiter le tourisme. Les hôtels proposent des parcours thématiques, la cathédrale ou les ruines du château. Des dizaines de boutiques de souvenirs vous offrent, pour une bonne poignée de livres, une réplique horrible des vitraux de la cathédrale, qui illustrent l'assassinat de Thomas Becket, une édition brochée des *Contes* de Chaucer (que tout le monde achète, parce que c'est un classique, mais que personne ne lit) ou une affiche avec le portrait des rois d'Angleterre depuis Guillaume le Conquérant jusqu'à Élisabeth II. Les gens adorent ça.

La dernière trouvaille de l'office du tourisme était d'organiser ce qu'il appelait le "Festival de Chaucer". Depuis plusieurs jours, les rues se remplissaient d'affiches annonçant le programme des festivités et promettant une expérience aussi réaliste qu'un voyage dans le temps jusqu'aux époques obscures du Moyen Âge.

À Butter Square, on avait monté des échoppes protégées par des bâches aux franges colorées. On y vendait les mêmes bêtises que dans les boutiques habituelles, mais là vous étiez servi par un type déguisé en troubadour ou par une femme qui jouait les tavernières. Il y avait aussi des spectacles de rue : des bouffons, des équilibristes et même un bonimenteur qui se mettait à beugler chaque fois que je tentais une sieste.

Les élèves de toutes les troupes de théâtre de la ville (et il y en a beaucoup à Canterbury, croyez-moi : il y a trois universités) s'étaient lancés dans le "Festival de Chaucer" avec

enthousiasme. Ils improvisaient souvent des spectacles qui n'étaient pas au programme des festivités. Depuis peu, quand on se promenait tranquillement dans le centre, on tombait souvent sur un autodafé où les moines inquisiteurs portaient des chaussures de sport sous la soutane, sur de nobles combattants qui couraient les joutes avec leur montre-bracelet, ou sur un modeste groupe de trois ou quatre jeunes gens, à peine déguisés, qui déclamaient des récits de Chaucer. Parfois ils demandaient une obole après le spectacle, mais en général ils faisaient cela pour s'amuser.

Je les voyais souvent, quand je partais travailler à vélo. Ce jour-là ne fut pas une exception. En traversant la ville, je dépassai un homme déguisé en bourreau, qui portait même une hache en carton à l'épaule. Il sortait d'une boulangerie et dévorait à belles dents un donut bien gras.

Le bourreau était tellement concentré sur son petit-déjeuner qu'il ne me vit pas arriver. Il ne m'entendit pas, ce qui est beaucoup plus difficile à croire, car le vélo de Jacob faisait un boucan de tous les diables.

Je lui criai de s'écarter, mais trop tard. Je renversai le bourreau médiéval avec toute la force du XXIe siècle, et on roula par terre tous les deux. Je me rappelle le cliquetis du vélo de Jacob, mêlé à la voix de Cyndi Lauper et à une exclamation du bourreau.

— Ah, merde…!

Tout expatrié est ému d'entendre des jurons dans sa propre langue, d'autant plus s'ils sortent des lèvres d'un bourreau du XIVe siècle.

— Je suis désolé! Ça va? demandai-je en espagnol.

Le bourreau se releva et découvrit son visage. Il était jeune, et pourtant il semblait trop âgé pour appartenir à une troupe universitaire. J'espérais ne pas avoir renversé un acteur engagé pour le festival, on aurait pu considérer que je commettais une agression contre un fonctionnaire.

— Oui… Oui, ça va bien, merci, répondit-il.

Mais cette fois il s'exprima en anglais. Puis il regarda par terre un tas de miettes écrasées dans une flaque d'eau :

— Ah, merde, mon donut…

Il était retourné à l'espagnol.

Je le fixai quelques secondes, un peu déconcerté. Et j'entendis une horloge sonner huit heures. Le Mystère du Bourreau Bilingue devrait attendre. Je lançai une excuse et remontai sur le vélo.

À tout hasard, je lui jetai un dernier coup d'œil avant de m'éloigner en pédalant. Je voulais retenir son visage.

Peut-être avais-je le pressentiment que ce n'était pas la dernière fois que nos routes se croisaient.

La maison-musée de sir Aldous Weinright-Swinbourne était hors les murs. Elle était ce que dans ce pays on appelle un *manor*, une nuance qui semble avoir son importance, bien qu'un Madrilène de naissance comme moi soit incapable de distinguer un *manor* d'un *hall* ou d'un *court*, même si sa vie en dépend. Pour un Anglais, le mot "demeure" est insupportablement flou.

Je travaillais dans cette maison-musée depuis mon arrivée à Canterbury, mais j'étais toujours aussi incapable de prononcer correctement le nom d'Aldous Weinright-Swinbourne. Comme d'ailleurs la plupart de mes collègues anglais, aussi l'appelions-nous simplement le "musée Aldy".

Dans mon travail, entre autres obligations, je devais connaître tous les détails de la vie de sir Aldous, ses pompes et ses œuvres, comme si je l'avais connu personnellement. Sir Aldy était un fier colonel britannique qui avait combattu sous les ordres du duc de Wellington. À Waterloo, sir Aldy avait gagné une bataille, mais perdu une jambe (ou un bras, ou je ne sais quoi d'autre, aujourd'hui je ne m'en souviens plus), après quoi il se retira dans sa ville natale de Canterbury, y construisit son *manor* et consacra le reste de ses longs jours à collectionner des œuvres d'art de seconde zone. Un siècle plus tard, un descendant quelconque en eut assez de payer des impôts royaux exorbitants, et il conclut un accord avec le gouvernement pour transformer la demeure en musée.

Pour les quinze livres que coûtait l'entrée, un touriste égaré pouvait voir de ses propres yeux comment vivait un authentique hobereau anglais. On aurait cru visiter le décor d'un roman de Jane Austen.

À part l'abondance impressionnante de mobilier de l'époque du roi George, on y présentait quelques-uns des bibelots que sir Aldy avait engrangés au cours de son existence. Ce n'était pas une collection très spectaculaire, mais elle était assez bien assortie aux meubles. Quelques tables, que sir Aldy s'était procurées après s'être battu en Espagne contre Napoléon, avaient une réelle valeur, et certaines antiquités étaient vraiment intéressantes.

Une de ces antiquités était la cause de ma venue à Canterbury.

Quand j'eus terminé ma licence en histoire de l'art, je traversai une longue période de chômage. Après avoir envoyé mon curriculum aux meilleurs revendeurs de hamburgers et dans les grands magasins, et constaté que même eux n'étaient pas très impressionnés par ma licence, je décidai de suivre le conseil de ma mère et d'entreprendre un doctorat.

Je savais que je n'en avais pas l'étoffe. Les bibliothèques m'ennuient, et je ne sais toujours pas comment on rédige une référence. Cependant, comme mes choix étaient limités, je tombai dans le piège.

Un doctorant qui ne sait pas très bien choisir le sujet de sa thèse est de la chair à canon pour les universitaires. Les assistants et professeurs que je consultai m'évitaient comme si j'étais porteur d'une maladie contagieuse. Seul l'un d'eux fut assez honnête pour me lorgner par-dessus ses lunettes et me lancer :

— Monsieur Alfaro, il est évident que vous n'avez aucune envie de décrocher un doctorat. Vous manquez de discipline. Vous n'avez pas l'étoffe d'un chercheur.

Il avait entièrement raison.

Dans mon université, le département d'art médiéval a la réputation d'être un havre pour les causes perdues. C'est là que j'aboutis, après avoir été repoussé par presque tout le corps enseignant.

Ma mère avait beaucoup de collègues de sa promotion dans ce département. Une enseignante accro au tabac brun, qui avait partagé un appartement avec ma mère quand elles faisaient toutes les deux leurs études à Rome, me prit sous son aile comme si je représentais une sorte de défi personnel.

— Sur quoi aimerais-tu faire des recherches, mon garçon ?

Je me demande pourquoi elle m'appelait toujours "mon garçon".

— Je ne sais pas… Un truc sur les cathédrales ?

Cette brave femme aspira une bouffée de sa Ducados, comme si elle voulait atteindre le bout filtre d'une seule aspiration. Je pouvais presque lire dans ses yeux combien elle regrettait d'avoir partagé un logement avec la mère d'un élève si peu coopératif.

— Je te propose mieux, dit-elle finalement. C'est un très beau projet, et il y a longtemps que je cherche un étudiant assez intéressé pour le mener à bien. Écoute : céramique vitrifiée de l'époque califale à Cordoue. Qu'en penses-tu ?

— Ah oui, passionnant !

— Magnifique ! Je te dirai par où tu peux commencer…

La raison pour laquelle je me lançai si hardiment dans des recherches que je détestais de tout mon cœur a sans doute un rapport avec un désir de dépassement, ou l'envie de prouver quelque chose à quelqu'un. Je crois tout simplement que je n'avais pas le choix. Et j'en avais assez de passer d'un département à l'autre comme un mendiant.

Peu après, cette professeure accro au tabac brun me convoqua dans son bureau enfumé.

— Mon garçon, que sais-tu sur la patène de Canterbury ?

À l'époque, j'en savais plus que je ne l'aurais voulu. C'était une pièce mentionnée dans la plupart des livres que j'avais eu l'occasion de consulter. Presque tous les spécialistes s'accordaient à dire que la patène de Canterbury était un exemple accompli de l'art des maîtres cordouans dans le domaine de la céramique vitrifiée.

Il s'agissait d'un plat de grandes dimensions, presque un plateau, entièrement recouvert d'une seule couche d'émail de verre dans un état de conservation parfait : sans fissures ni écailles. On disait qu'il n'y avait aucune autre pièce comparable dans le monde.

Les tentatives de datation de la pièce n'avaient pas été concluantes. D'après certains experts, elle avait été fabriquée vers le xe siècle, d'autres, moins nombreux, s'aventuraient à supposer qu'il pouvait s'agir d'une pièce très antérieure. J'avais lu

un article d'un certain Warren Bailey, qui assurait que la pièce remontait au VIIIe siècle et provenait d'un atelier de Damas, pas de Cordoue. Quand j'en parlai à la professeure, elle lâcha un soupir enrobé de fumée :

— Sottises ! Bailey était un dilettante, il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il disait… Néanmoins, le problème de la datation de la pièce n'est toujours pas résolu. Il serait bon que tu émettes une hypothèse là-dessus dans ton travail.

— J'en suis sûr, mais pour cela, il faudrait que je puisse examiner la pièce elle-même, pas à travers des photos en noir et blanc.

La pièce en question, sans qu'on sache trop comment, était apparue dans le trésor de la cathédrale de Séville, où elle servait de patène. D'après les experts, elle aurait pu faire partie d'un trésor récupéré par le roi Ferdinand III le Saint, quand il avait repris Séville aux musulmans en 1248.

Ce que l'on savait sans l'ombre d'un doute, c'était qu'au XIXe siècle le roi Ferdinand VII avait offert la patène au duc de Wellington, en remerciement de son aide pendant la guerre d'indépendance. En réalité, le terme "cadeau" était un brin équivoque : Wellington s'empara de la patène de Séville, ainsi que d'autres pièces, sans demander la permission à personne. Ferdinand VII se borna à en prendre acte.

Mais le duc de Wellington n'était pas très intéressé par cette poignée de souvenirs rapportés d'Espagne de façon unilatérale. De retour en Angleterre, il donna la patène et d'autres pièces de moindre valeur à un de ses aides de camp, au nom imprononçable.

Tout juste : sir Aldy en personne.

Et si mes renseignements étaient bons, la patène croupissait encore dans un musée inconnu de Canterbury.

— J'ai une bonne nouvelle pour toi, me dit la professeure. Le département a signé une convention avec la Fondation Sir Aldus Wain… Worren… bref, avec le musée où est exposée la patène. Je peux t'obtenir un stage là-bas et l'autorisation d'étudier et de photographier la patène. Pour toi, ce serait une chance formidable, sous beaucoup d'aspects.

— J'aurai une sorte de bourse ?

— On n'est pas à Harvard, mon garçon, c'est une université publique.

— Je comprends, mais quand je vivrai à Canterbury, il faudra bien que je mange trois fois par jour.

— Le stage sera rémunéré… Par ailleurs, si tu prétends gagner ta vie en tant qu'historien de l'art, je te conseille de réduire au minimum le nombre de tes repas quotidiens.

J'acceptai. Qu'aurais-je pu faire d'autre ? La professeure s'occupa des démarches avec une célérité qui montrait à quel point elle voulait m'éloigner d'elle le plus longtemps possible. Ce stage durerait un an, et à mon retour à Madrid, j'aurais rassemblé tous les éléments nécessaires pour achever ma thèse.

Je pense qu'un jour il faudra que je prenne rendez-vous avec la professeure pour lui expliquer calmement ce qui a mal tourné à Canterbury, et pourquoi ma thèse de doctorat sur la céramique vitrifiée de l'époque califale à Cordoue est toujours en hibernation sur le disque dur de mon ordinateur.

2

DANNY

J'attachai le vélo de Jacob à la grille du musée Aldy, sous une pluie battante.

Je traversai le hall d'entrée en courant, écartant sans égards les quelques visiteurs qui attendaient au guichet. Jacob était à la porte, avec l'air de l'innocent du village. Nos regards se croisèrent. Je vocalisai lentement le mot *"connard"* et poursuivis mon chemin. Il haussa les épaules et les sourcils.

Je ne m'étais jamais fait beaucoup d'illusions sur la nature de mon stage rémunéré. Je savais que c'était le genre de contrat où on vous donne une blouse blanche et où vous côtoyez de gros bonnets, en manipulant des pièces d'une valeur incalculable dans un atelier de restauration.

Mon travail dans le musée dépendait de ce qu'on appelait le "département du protocole", ce qui était une façon prétentieuse de désigner le service relation visiteurs.

À peine avais-je signé mon contrat qu'on me remit une horrible tenue avec une veste noire où était brodé le monogramme du musée : un uniforme aussi accueillant que celui d'un employé des pompes funèbres. Après avoir été utilisés par des dizaines d'employés, la veste et le pantalon étaient aussi lustrés aux coudes et aux genoux qu'un cuir verni.

Les premières semaines, mon travail consistait à me tenir à l'entrée, à dire bonjour et à indiquer le cas échéant l'accès au premier étage ou l'emplacement des toilettes. Une affichette bien rédigée aurait pu le faire aussi bien, et pour beaucoup moins cher que ce que je touchais.

Nos chefs utilisaient continuellement le terme “proactivité” qui, traduit en langage courant, signifiait “harcelez le visiteur pour justifier votre salaire”. Moi, comme la plupart de mes collègues, je me contentais de rester debout et de tourner en rond d’un air morne. Certains même écoutaient de la musique en cachette en passant le fil des écouteurs sous le col de la veste.

Quand la direction du musée demanda des volontaires pour montrer quelques salles sous forme de visite guidée, je me proposai sans hésiter, même si ce n’était assorti d’aucune compensation salariale. Tout, plutôt que de rester figé dans un couloir pendant des heures.

Les groupes étaient pour la plupart des scolaires peu intéressés, des associations de mères au foyer ou des retraités. Ces derniers étaient les meilleurs, car s’ils vous trouvaient bien inspiré (ou si vous leur rappeliez un de leurs petits-enfants), ils vous laissaient un pourboire à la fin de la visite. La direction du musée l’interdisait formellement, mais n’exerçait pas vraiment de contrôle.

Ce matin-là, j’avais une visite prévue avec l’Association des vétérans de Canterbury. Montrer le musée à un tas d’anciens combattants de Dunkerque était une manière assez émouvante de commencer la journée.

Je passai dans la salle du personnel, une pièce mal aérée, mal éclairée, les casiers ne fermaient pas et la fontaine à eau était toujours vide. Je mis ma veste et ma cravate, et retournai au guichet de l’entrée pour prendre en charge mon groupe.

Au guichet du musée Aldy, il n’y avait que des femmes, et que des hommes au service relation visiteurs ; je n’ai jamais su si c’était dû au hasard ou à une politique surannée de l’entreprise. Les uns comme les autres étaient très jeunes et avaient le mot “temporaire” tatoué sur le front. Presque tous étaient étudiants dans les centres universitaires de la ville, et ce travail payait le loyer de leur résidence. Très peu avaient plus de vingt ans, ce qui me donnait l’impression, avec mes presque trois décennies d’existence, d’être un vieux.

Je connaissais toutes les guichetières qui travaillaient le matin, comme moi. Cependant, ce matin-là, je trouvai une fille qui ne m’évoquait rien.

Elle avait dû être engagée récemment, car je me serais souvenu d'elle si je l'avais déjà vue.

J'éprouvai un choc, une attirance physique. Ce qu'il y avait en elle, je ne saurais l'expliquer, je sais seulement qu'on la remarquait comme une tache de vin sur une nappe blanche. Peut-être parce que, à la différence des Britanniques laiteuses et évanescentes qui pullulaient autour de moi, elle avait un aspect sauvagement méditerranéen : sa peau était brune, et ses cheveux d'un noir sans fond.

Elle me regarda. Le monde ne s'arrêta pas, mon cœur non plus, mais je me rappelle parfaitement que je pensai :

"Ça alors…"

Je m'approchai et souris :

— Salut, tu es nouvelle ?

Elle me regarda avec un manque d'intérêt total, absolu, radical et définitif. Elle avait de grands yeux entourés de sourcils épais et obscurs, comme une vedette du cinéma muet, et ses pupilles étaient couleur terre.

— C'est toi, le guide pour l'Association des vétérans ?

— Sais-tu qu'il n'est pas très poli de répondre à une question par une question ? dis-je sans cesser de sourire.

Je ne sais pourquoi, je trouvais cette réplique ingénieuse et charmante.

— Ça aussi, c'est une question, dit-elle – *imbécile*, aurait-elle pu ajouter. Bon, oui ou non, es-tu le guide pour l'Association des vétérans ? Ils poireautent à la porte.

Ma stratégie de conquête éclair s'était écroulée devant cette hostilité passive. Mon sourire s'effaça et j'essayai de reprendre pied.

— Oui, c'est moi… Je m'appelle Tirso.

Je n'aime pas dire mon nom à la légère. Peu de gens peuvent comprendre que ma mère soit une passionnée de la littérature du Siècle d'or espagnol (elle aurait quand même pu se contenter de Francisco, comme Quevedo, ou de Luis, comme Góngora… Je me demande ce qui lui a pris de choisir Tirso, comme Tirso de Molina). Mon seul désir était de prolonger le plus possible cette première prise de contact.

Une étincelle d'intérêt brilla une seconde dans ses yeux. Sur ses lèvres se dessina un demi-sourire moqueur.

— Tirso…? – elle avait prononcé correctement, en marquant le *r*, pas comme le faisaient tous les Anglais, qui l'avalaient sans pitié. "Il n'est de délai qui ne vienne à son terme, ni de dette qui reste impayée."

— Quoi?

— Je citais *L'Abuseur de Séville*.

— Ah oui, bien sûr…, dis-je avec un sourire intimidé – la conversation prenait un tour étrange. En réalité, ce n'est pas moi qui ai écrit cette pièce, tu sais? C'est un autre Tirso.

— Sans blague… – elle soupira avec patience et reprit son attitude indifférente, comme si je faisais partie du mobilier. Ton groupe est devant la porte.

Elle regarda je ne sais quoi derrière le comptoir, considérant que la conversation était finie. Je revins dans le monde réel et partis à la recherche de mes vétérans. En chemin, je passai devant Jacob, qui validait les billets à l'entrée. Je considérai que si les vétérans avaient survécu à une guerre, ça ne les tuerait pas d'attendre deux minutes de plus.

— Qui est la fille au guichet, la nouvelle?

— Hein…? Ah, elle… Aucune idée. Elle était là à la première heure. Pourquoi cette question?

— Elle est très jolie.

— Tu crois? – Jacob se tourna vers elle, sans enthousiasme. Je ne sais pas, c'est possible… Elle a l'air plutôt étrangère.

Il utilisa le même ton de voix que s'il avait dit "aveugle" ou "boiteuse de naissance". Seul un Anglais est capable de prononcer le mot "étrangère" en laissant entendre que c'est un défaut.

— Comme moi, tu veux dire?

— Non, pas comme toi, pas à ce point, répondit-il, effrayé. Enfin, je ne voulais pas dire que…

— Laisse tomber. Vraiment, tu ne l'avais pas encore vue? Elle était peut-être de service l'après-midi et elle remplace quelqu'un.

— Je ne crois pas. Je connais toutes les guichetières de l'après-midi. Et elle, je ne l'avais jamais vue. Elle parlait avec un mec en arrivant.

— Un mec? Quelle sorte de mec?

— Aucune idée. Je crois que c'est un de ces *freaks* du Festival de Chaucer. Ce crétin était habillé comme un bourreau du Moyen Âge. Avec une capuche noire sur la tête et tout le tremblement. Dès qu'ils m'ont vu arriver, ils se sont tus et chacun est reparti de son côté. Si ça se trouve, c'était son petit ami.

Cette dernière phrase m'agaça. Comme je ne savais pas quoi répondre, je résolus de passer à l'offensive.

— Tu as encore pris mon vélo.

— C'est pour ça que tu m'as traité de "connard" en arrivant ?

— Oui. Alors, j'ai pris ton iPad. Au fait, ta musique est infecte.

— Tu es bien mal luné, ce matin !

Jacob se tourna vers un groupe de vieux qui avaient l'air furieux et attendaient de l'autre côté de la porte d'entrée. Il me sourit de façon rusée :

— Profite bien de tes vétérans de guerre.

— Connard.

Il rit joyeusement et continua son travail. Je lui tournai le dos et allai rejoindre mon groupe.

Je traversai les salles de la demeure de sir Aldy, énumérant machinalement des dates et des faits, suivi par un peloton poussif d'anciens combattants. Je sentais que la plupart d'entre eux étaient présents de corps, mais pas d'esprit.

En général, ce manque d'intérêt ne m'affectait pas, après tout, c'était courant. Mais ce jour-là, on m'avait volé mon vélo, j'avais renversé un bourreau du XIVe siècle et une fille fascinante m'avait accordé autant d'intérêt qu'à une vermine dans une armoire. J'étais de mauvais poil.

Dans la galerie Nord, où étaient exposés la plupart des tableaux importants du musée, je m'arrêtai pour débiter mon discours habituel.

— Ici, nous avons la collection de peintures espagnoles. On trouve des œuvres de Murillo, de Carreño de Miranda, de Claudio Coello et une nature morte de Sánchez Cotán. La plupart de ces tableaux furent volés pendant la guerre d'indépendance espagnole, vers 1808…

Un des vétérans, un type raide comme un fusil qui portait un trench Barbour et une casquette à carreaux, émit une petite toux agacée.

— Excusez-moi, dit-il sur le ton condescendant des personnes du troisième âge, vous voulez sans doute dire "obtenus".

— Non, monsieur. J'ai dit "volés". Je crois que c'est le terme exact quand les propriétaires légitimes n'ont pas remis leurs œuvres de façon volontaire.

— Vous êtes sans aucun doute très mal informé, jeune homme – super, j'étais tombé sur un petit malin, il y en a toujours un dans les groupes. Que je sache, l'État espagnol a ratifié la vente de toutes ces œuvres vers 1860. C'est en tout cas ce qui est dit ici.

Le vétéran brandit un prospectus gratuit qui était disponible à l'entrée, comme preuve irréfutable.

C'était le moment de se taire et de continuer la visite, mais j'étais dans un mauvais jour.

— Permettez que j'apporte une nuance : en 1808, ces tableaux provenaient du pillage de couvents et de monastères espagnols. Pour qu'ils ne tombent pas aux mains des Français, disait-on, mais à la fin de la guerre, personne n'a pensé à renvoyer ces œuvres à leur endroit d'origine – le vieil homme dans son Barbour voulut intervenir, mais j'étais lancé. Soixante ans plus tard, la plupart de ces couvents n'existaient plus, car ils avaient été mis en vente à la suite de la loi de Mendizábal, de 1837, et donc plus personne ne pouvait revendiquer ces tableaux, car il n'y avait plus de propriétaire légitime.

— Vous me donnez donc raison.

— Non. J'ai dit que personne ne pouvait réclamer officiellement ces tableaux, non qu'il n'y a pas eu de réclamations. En 1860, l'État espagnol présenta une demande formelle aux héritiers de sir Aldous pour que les tableaux soient restitués au patrimoine des musées nationaux. Mais les dés étaient pipés à la base, car les héritiers de sir Aldous n'avaient jamais eu l'intention de se défaire de ces œuvres. Après un procès interminable, une sentence décréta que les héritiers de sir Aldous paieraient pour l'ensemble des œuvres un total de… sept mille cinq cents pesetas, ce qui équivalait à trois cents livres sterling.

— De 1860, interrompit le vieil homme, furieux. Une valeur qui aujourd'hui serait bien supérieure.

— Exact. Vos trois cents livres sterling en valent aujourd'hui douze mille. En résumé, cette collection de tableaux a coûté le même prix qu'une Chevrolet d'occasion aujourd'hui. Mais selon vous, on ne parle toujours pas de spoliation.

Le type était rouge d'indignation.

— Bien sûr que non ! Comme vous venez de le dire, la vente était parfaitement légale. Le prix payé pour les tableaux, aussi bas soit-il, n'en fait pas une spoliation – je voulus répliquer, mais le vieil homme ne m'en laissa pas le temps. Si l'État espagnol fut incapable pendant des siècles de protéger son patrimoine, il méritait bien de tomber entre les mains de ceux qui en prenaient vraiment soin.

Quelques-uns de ses compagnons émirent des exclamations d'approbation ("Très juste, bien dit, ça, c'est parler…"). Mon groupe apathique de vétérans se transformait peu à peu en peloton de patriotes exaltés. Deux d'entre eux proférèrent à voix un peu trop haute qu'ils préféraient un guide plus rigoureux. J'essayai de continuer la visite, mais le groupe m'ignora complètement et se dispersa.

Et je me retrouvai seul devant un tas de tableaux. J'entendis alors une voix glacée dans mon dos.

— Pouvez-vous venir un instant dans mon bureau, monsieur Alfaro ?

Je compris que la journée ne pouvait qu'empirer.

M. Lewis Ron Hubbard était mon supérieur immédiat dans le musée. Un homme qui frisait la quarantaine, froid et borné. Le genre de petit bureaucrate persuadé que s'il ne faisait pas son travail, le monde basculerait dans un chaos inimaginable. Il ne m'était pas sympathique, et je suis sûr que c'était réciproque. Le fait que, pour une raison qui m'échappait, je sois incapable de me rappeler son nom (je l'appelais toujours "M. Howard") n'encourageait pas une estime mutuelle.

M. Hubbard avait la détestable manie de glisser en silence dans les salles du musée pour contrôler ses employés. Comme

une sale bête à l'affût d'une proie dans les fourrés. Si M. Hubbard vous convoquait dans son bureau, cela n'annonçait jamais de bonnes nouvelles.

— Asseyez-vous, je vous prie, monsieur Alfaro, me dit-il en fixant sur moi ses yeux gris exorbités. Je viens de voir quelque chose qui ne m'a pas plu du tout.

— J'en suis désolé, monsieur Howard – *merde* – Hubbard.

Il feignit de n'avoir rien entendu.

— J'espère que vous avez conscience que les membres de la Fondation Sir Aldous Weinright-Swinbourne – le misérable prononça le nom d'une traite et sans se tromper – n'aimeraient pas que les guides qu'ils ont engagés utilisent le mot "spoliation" à propos de leur inventaire muséologique.

— Je le sais, monsieur, j'en prends bonne note. Je vous prie de m'excuser.

— Je crois savoir que ce n'est pas la première fois que cela arrive.

— Je vous assure que c'était un lapsus.

— Vous avez défendu votre lapsus avec beaucoup d'ardeur, monsieur Alfaro. J'espère, dans votre intérêt, que le groupe ne déposera pas de réclamation – M. Hubbard, les doigts entrelacés sur son bureau, poursuivit sur un ton monocorde : Pour le moment, je m'en tiendrai à un simple rappel à l'ordre, mais je vous conseille de prendre garde, il n'y en aura pas d'autre. Je me permets de vous signaler que votre contrat n'est pas inattaquable.

— Bien entendu, monsieur. Merci beaucoup. Puis-je retourner à mon travail ?

— Pas encore. En réalité, je ne vous ai pas demandé de venir pour cette raison. J'ai reçu ce matin une réponse de la direction à votre demande de photographier la patène de Canterbury. Les membres du directoire vous ont donné leur autorisation.

Magnifique. Ils n'avaient mis que neuf mois pour ça. J'avais presque oublié la raison pour laquelle j'étais à Canterbury.

— Merci, c'est une excellente nouvelle. Quand pourrai-je faire ces photographies ?

— Pas pendant votre travail, comme c'est logique. Je prendrai des dispositions pour que vous puissiez entrer au musée

après la fermeture. Un membre de notre personnel de sécurité vous accompagnera en permanence – Hubbard sortit un papier d'un tiroir de son bureau et me le remit. Voici les conditions dans lesquelles les photographies seront prises, ainsi que la liste du matériel que vous pouvez et ne pouvez pas utiliser. Si vous violez une de ces conditions, le musée pourra de plein droit révoquer l'autorisation et interdire toute publication de n'importe quel type d'image que vous auriez pu réaliser, sous peine de poursuites légales.

— Je vous assure que je ferai très attention.

— Monsieur Alfaro, la patène de Canterbury est une des pièces les plus précieuses de nos fonds. J'espère que vous appréciez à sa juste valeur cette insigne marque de confiance que représente l'octroi de cette autorisation.

Il était difficile de savoir si M. Hubbard partageait lesdites marques de confiance. Comme d'habitude, il n'exprimait aucune émotion. Je promis une fois de plus d'être très soigneux et me hâtai de partir. On avait de plus en plus froid, dans ce bureau.

— Qu'as-tu fait aux vétérans ? On aurait dit qu'on venait de leur faucher leur retraite.

Jacob venait de me sauter dessus quand j'avais pointé le nez dans le hall.

— Apparemment, ici on n'aime pas du tout les improvisations sur le scénario.

— Tu devrais te méfier. L'un d'eux est allé déposer une réclamation au guichet – je levai les yeux au ciel. Rassure-toi, la nouvelle l'a remis à sa place… Je vais prendre ma première pause, tu viens fumer une cigarette ?

— Bien sûr. Vas-y, je te rejoins dans un instant… Je veux la remercier.

Pendant que Jacob s'en allait, je m'approchai du guichet. La nouvelle lisait derrière le comptoir. Je me raclai la gorge pour attirer son attention.

Elle me regarda et esquissa un demi-sourire.

— Tiens ! Voilà l'étranger insidieux.

— Pardon ?

— Excuse-moi, mais c'est ainsi que t'a qualifié un membre du groupe des vétérans. Il était très en colère. J'ai eu du mal à le calmer.

— J'aurais été dans de beaux draps s'il avait porté plainte. Je te remercie.

— C'était un plaisir. J'avais affaire à un vieil impertinent – elle me regarda dans les yeux, son attitude était plus aimable que la première fois où nous nous étions parlé. Il m'a rapporté tes propos. Ça t'arrive souvent de provoquer les visiteurs de cette façon ?

Je haussai les épaules.

— Bah ! Au fond, ce vieillard stupide avait raison. À l'époque, ces tableaux étaient à peu près estimés au prix qu'on les avait payés. La plupart de ces peintres n'ont pris de la valeur que des décennies plus tard.

— Je le sais. Alors, pourquoi ce terme de "spoliation" ?

— Peu importe si quelqu'un paie pour ces tableaux : ils ont été volés, n'est-ce pas ? Si notre sir Aldy ne les avait pas emportés, ils seraient maintenant dans un musée espagnol.

— Tu crois que c'est là qu'ils devraient être ?

— Je ne sais pas, soupirai-je, un peu lassé du sujet. Ce vieil homme était sans doute dans le vrai : si les Espagnols ne se donnent pas la peine de conserver leurs œuvres, peut-être ne les méritent-ils pas. Je n'ai pas non plus l'impression qu'on tienne à les récupérer.

La fille sourit intérieurement, comme si je venais de faire une plaisanterie qu'elle seule pouvait comprendre.

— En réalité, tu ne peux pas en être sûr.

— Mais toi, si ?

— Tu m'as l'air d'un garçon intelligent, mais tu devrais être un peu plus convaincu par ce que tu dis.

— À quel propos ?

— Laisse tomber, je pensais à haute voix… Je peux quelque chose pour toi ?

— Puisque tu en parles, j'aimerais savoir ton prénom.

Elle allait répondre, mais à cet instant un groupe scolaire se présenta au guichet et elle se détourna de moi.

Je fis demi-tour pour aller retrouver Jacob. À peine avais-je fait deux pas que j'entendis qu'on tapait sur la vitre du guichet, derrière moi.

Les élèves étaient toujours là, chahuteurs, mais elle me regardait. Sa main, qui avait frappé la vitre pour attirer mon attention, désignait la plaque d'identité sur sa poitrine.

BIENVENUE, MON NOM EST :
DANNY

J'acquiesçai et levai la main, pouce en l'air.

3

JONGLERIES

Je terminai mon service à midi et rentrai chez moi pour déjeuner et m'accorder une petite sieste. Un peu avant cinq heures, je pris mon vélo et retournai au musée.

Il faisait presque nuit et les rues étaient calmes. Canterbury n'est pas vraiment la ville qui ne dort jamais.

En chemin, je croisai deux groupes du Festival de Chaucer, qui donnaient un spectacle devant un public clairsemé. C'était en semaine, hors saison, et ils semblaient répéter pour être prêts quand arriveraient les touristes du samedi et que la ville s'animerait un peu.

Au musée, les derniers visiteurs s'en allaient à un rythme paresseux. L'un des vigiles chargés de la sécurité était en train de fermer. Je le connaissais de vue. Il s'appelait Roger. Chauve, ventripotent, épaules tombantes. Il toussait beaucoup, comme si sa gorge allait se déchirer en deux.

— Que veux-tu ? me demanda-t-il d'un air rogue en me voyant. Le musée est fermé.

Je sortis l'autorisation de ma poche et la lui donnai.

— Je suis Tirso Alfaro. J'ai la permission de prendre la Patène en photo. M. Hubbard m'a dit de venir à cette heure-ci.

Roger rapprocha le document de ses yeux pour mieux l'examiner.

— Attends un moment – il prit le talkie-walkie qu'il portait à la ceinture et le colla à ses lèvres. Victor 1 à Victor 2. Ici Victor 1, tu me reçois ? À toi… – il entendit un craquement désaccordé pour toute réponse. Roger soupira. Victor 2, tu me

reçois ? À toi… Victor 2 ? Terminé… Ah merde, Sean, tu vas répondre, putain de merde…!

L'appareil crépita :

— Ici Victor 2. Je te reçois. À toi.

— Il était temps, le type pour les photos de la Patène est arrivé. Je l'accompagne. Toi, tu t'occupes de la console. Terminé, je coupe.

— OK. Bien reçu, Roger. Terminé, je coupe.

Devant un tel jargon, on aurait pu penser que ce fameux Roger était à la tête d'un groupe sophistiqué de vigiles qui étaient autant de rouages parfaitement huilés d'une même horloge. Mais l'abus de ce langage radio international ne m'abusa pas : tous les employés savaient que le musée Aldy rognait sur les mesures de sécurité. Le soir, après la fermeture, seuls deux vigiles surveillaient le bâtiment : juste assez pour faire un tour dans les salles de temps en temps et empêcher les adolescents du coin de siffler des bouteilles de bière sur le perron.

Roger verrouilla l'entrée derrière moi et me conduisit à un comptoir, près des guichets, où il me remit un imprimé.

— Mets ici ton nom, la date et le numéro de ta carte d'identité. D'ailleurs, je dois la garder… Mais ton visage me dit quelque chose, tu travailles au protocole le matin, n'est-ce pas ?

Sa mémoire m'ayant identifié, Roger devint plus aimable. Je signai le registre et le suivis dans les sous-sols du musée.

L'ancienne cave de sir Aldy avait été transformée en salle d'exposition : on avait rajouté des cloisons en plâtre, quelques projecteurs et deux ou trois vitrines insipides. Dans l'une d'elles, qui trônait au fond de la salle, était exposée la patène de Canterbury. Les autres pièces étaient un bric-à-brac d'objets de valeur inégale : cela allait d'une collection de boîtes à tabac du XVIIIe siècle à un ensemble de statuettes chinoises en jade, de l'époque mandchoue, pas plus anciennes que la demeure où elles étaient exposées.

D'après l'autorisation que m'avait remise Hubbard, je pouvais photographier la Patène et la toucher (à condition d'utiliser des gants de coton), mais je ne pouvais en aucun cas la sortir de sa vitrine.

Avant de monter le trépied, je l'observai de près.

J'étais déjà familiarisé avec toutes sortes de céramiques vitrifiées, mais je devais reconnaître que j'étais en présence d'une pièce exceptionnelle. Il s'agissait d'une conception d'une simplicité désarmante : un simple plat rond entièrement recouvert d'une couche d'émail vert émeraude qui lançait des éclats rougeâtres quand on l'éclairait.

Certains détails retenaient l'attention : en premier lieu, l'absence totale de dessins décoratifs. La plupart des pièces que j'avais étudiées étaient ornées de motifs floraux, géométriques ou épigraphiques. Celle-ci n'avait qu'une surface lisse et parfaite, sans la moindre égratignure. La Patène était entourée d'un filigrane d'argent doré, avec des pierres semi-précieuses enchâssées selon la technique du cabochon. Mes lectures m'avaient appris que ce filigrane était un ajout postérieur, du XVIe ou XVIIe siècle.

Un autre détail était la perfection de l'effet du vitrifié. La technique de la céramique vitrifiée est très ancienne : les Babyloniens l'utilisaient déjà pour fabriquer les briques de leurs temples et de leurs palais.

Ce n'est pas une technique compliquée : quand la base en terre cuite de la céramique est chauffée à la bonne température, elle prend la consistance d'un émail, lequel peut être coloré en ajoutant des oxydes à la céramique. Le vert intense de la Patène, par exemple, est obtenu à partir de l'oxyde de cuivre.

La plupart des pièces en céramique vitrifiée sont d'un brillant très vif, mais celui de la Patène était supérieur à tout ce que j'avais pu voir jusqu'alors, et aucune photo ne pouvait lui rendre justice. J'aurais beau essayer, je ne saurais jamais créer cet éclat rougeâtre qui étincelait sur le vert intense de la pièce. C'était comme si, outre l'oxyde de cuivre, les artisans avaient utilisé un autre élément secret.

Je pris mon temps pour mesurer la Patène, prendre des notes et la comparer avec des photos d'autres pièces similaires que j'avais apportées avec moi. Je voulais en tirer un maximum de profit, car je ne savais pas si on m'autoriserait encore à l'étudier de si près.

Derrière moi, j'entendis les soupirs d'impatience de Roger :

— Tu en as pour longtemps ?

— Je dois encore prendre les photos.

Roger se mit à râler. Il se balançait d'un pied sur l'autre et ne cessait de regarder sa montre.

— Écoute, j'ai mes rondes à assurer, figure-toi ! Je pense que je peux te laisser seul sans problème, n'est-ce pas ? Je veux dire que tu ne vas rien abîmer, autour de toi. Tu travailles ici : si je te laisse seul et qu'il arrive quelque chose, on est dans la merde tous les deux.

— Je te promets de faire attention. Si on me le demande, je dirai que tu es resté avec moi tout le temps.

C'était exactement ce que Roger voulait entendre.

— Formidable. Ne tarde pas trop. Quand tu auras fini, tu laisses tout en plan et tu passes me chercher dans la salle de contrôle pour signer le registre de sortie. C'est au même étage, au bout du couloir, à côté de l'escalier. Tu ne peux pas te perdre.

— Entendu. Merci, Roger. Ne t'inquiète pas : tu peux voir par la vidéosurveillance tout ce que je fais.

— Cette salle n'est pas équipée.

— Ah, pourquoi ?

— Qu'est-ce que j'en sais ! Tu n'as qu'à le demander à ceux d'en haut. Si ça se trouve, ils ont investi l'argent que ça coûte dans ces jolis uniformes que vous portez, au protocole.

Il partit d'un grand éclat de rire plein de morve et s'en alla, me laissant tout seul.

Je notai encore quelques détails et préparai l'appareil photo. Je pris une série de clichés, jusqu'à ce que j'obtienne un résultat satisfaisant.

Alors, je rangeai l'appareil, pliai bagage et laissai tout en l'état.

Je retrouvai Roger dans la salle des moniteurs, en compagnie de l'autre vigile de service : un jeune homme appelé Sean, qui avait des traits typiquement indiens. Roger était assis devant un vieux bureau métallique, et il lisait un supplément sportif, pendant que Sean surveillait les moniteurs des caméras vidéo.

— J'ai fini, annonçai-je.

— Parfait. Signe le registre de sortie.

Il me passa une liste et sortit ma carte d'identité d'un tiroir. Nous entendions Sean rire tout bas devant un des écrans. Roger me tendit ma carte et je lui rendis le registre. Sean éclata de rire.

— On peut savoir ce qui t'arrive ? demanda Roger.

— Roger, mon vieux, il faut que tu voies ça : c'est génial… Regarde, maintenant il le fait d'une seule main !

— Mais putain, de quoi tu parles ?

— Là, dehors, devant l'entrée. Ce mec est un génie.

Roger s'approcha de l'écran. Je me faufilai discrètement derrière lui pour voir par-dessus son épaule.

Sur l'image captée par une caméra extérieure, on voyait un homme jongler. Il lançait des balles en l'air d'une main et les rattrapait de l'autre, dans son dos.

L'homme était habillé comme un bourreau du Moyen Âge. J'étais presque sûr que c'était lui que j'avais renversé à vélo le matin même.

— Incroyable, non ? Il fait ce genre de trucs depuis dix minutes au moins, dit Sean, amusé. C'est sûrement un des comédiens engagés pour le festival.

Je n'ai toujours pas compris pourquoi aucun des deux vigiles ne s'étonnait de voir ce type jongler tout seul devant la porte du musée, à la tombée de la nuit.

Roger éclata de rire.

— Ça me rappelle les numéros du Cirque du Soleil !

Les deux compères regardaient béatement le bourreau sur l'écran.

Ce dernier cessa ses jeux d'adresse et s'immobilisa, face à la caméra.

Il fit une révérence.

— Regarde : il sait qu'il a un public de fans, dit Roger en souriant.

À ce moment-là, le bourreau prit son élan et lança sa balle droit sur la caméra.

L'image devint un écran de neige.

— Mais, mais… ? s'exclama Roger – Sean se leva d'un bond. Qu'est-ce qui lui prend, à ce connard ?

À l'entrée du musée, il y avait deux caméras. Les deux vigiles se tournèrent vers le moniteur branché à celle qui fonctionnait encore. Le bourreau était toujours là. Il fit une nouvelle révérence, s'approcha de la vidéo et brandit le majeur de sa main droite.

Sean lâcha un juron et quitta la salle des moniteurs comme une fusée. Il était furieux.

— Je vais lui apprendre à jouer au con avec les caméras de surveillance !

— Attends, je viens avec toi… – Roger me regarda avant de suivre Sean. Toi, tu ne bouges pas d'ici, compris ? Et tu ne touches à rien !

Après le départ des vigiles, je m'empressai de regarder l'écran de la caméra encore en fonction. Le bourreau était là, tranquille, les mains croisées sur la poitrine.

Comme s'il attendait.

Les deux surveillants apparurent. Sean se précipita sur le bourreau, qui s'écarta dans un mouvement si rapide que je pus à peine le voir. Il passa derrière Sean et lui envoya un coup de pied dans les fesses qui le projeta par terre. Roger criait et gesticulait. Sean voulut se relever, mais le bourreau, avec des mouvements félins, lui sauta dessus, le pied sur son dos. On aurait dit une scène comique du cinéma muet. Puis il rebondit devant Roger, fit un geste dans sa direction, comme un serpent prêt à mordre, recula soudain et leva le bras.

Il avait subtilisé le pistolet de Roger.

Roger, hors de lui, se mit à crier d'un air menaçant. Sean s'était relevé. Il sauta sur le bourreau, mais ce dernier semblait avoir un corps en caoutchouc. Il évita Sean facilement, et avant que le vigile ne réagisse, il passa derrière lui et colla le pistolet contre sa nuque.

Je retins mon souffle.

Dans ma tête, je prévisualisai l'image de la cervelle du pauvre Sean éparpillée sur le perron du musée.

Le bourreau releva le pistolet et s'enfuit à toutes jambes.

Sean était toujours agenouillé, la tête intacte. Je poussai un ouf de soulagement.

Roger courait en tous sens et criait. Il aida Sean à se relever et tous deux s'élancèrent sur les traces du bourreau. Ils disparurent du champ de vision de la caméra et la scène resta vide.

Je reculai de quelques pas, sans pouvoir quitter l'écran des yeux. Je n'étais pas sûr du sens exact de ce que je venais de voir.

Soudain, j'entendis des pas à l'extérieur de la salle de contrôle. Quelqu'un descendait au sous-sol.

J'espérais qu'il s'agissait des vigiles. Mieux même, je souhaitais de toutes mes forces que ce soit eux, mais je savais pertinemment que ces pas étaient trop furtifs.

Il s'agissait d'une personne qui ne voulait pas être vue. Ni entendue.

La porte de la salle était entrouverte. Je m'approchai prudemment, pour épier le couloir. De ma place, je voyais les dernières marches de l'escalier. Je sursautai en voyant deux pieds qui descendaient.

Apparut alors une petite silhouette, tout en noir, la tête recouverte d'un passe-montagne qui ne laissait voir que deux yeux brillants. La silhouette ne me vit pas. Elle s'avançait dans le couloir à pas lents, en essayant de faire le moins de bruit possible. Mon esprit eut un blanc. Je ne pouvais détourner les yeux de ce fantôme noir et silencieux, et ma tête refusait d'élaborer la moindre pensée, aussi élémentaire soit-elle. J'avais l'impression d'être un animal surpris par une voiture au moment de traverser la route.

La silhouette disparut. Je ne pouvais toujours pas bouger. Ni penser. Je crus entendre quelque chose, mais je ne savais si c'était un bruit du couloir, ou les battements de mon cœur qui résonnaient dans mes oreilles. Au bout d'un temps qui dura une éternité, la silhouette noire se matérialisa de nouveau dans mon champ de vision.

Mais cette fois elle tenait un objet dans les mains, un objet rond qui, en dépit de la pénombre, lançait des éclats verts et rouges.

Ma cervelle se remit enfin en marche.

La Patène. On était en train de voler la Patène.

Je passai à l'action sans réfléchir : j'ouvris la porte et me retrouvai face à face avec cette silhouette noire.

— Eh ! Que fais-tu avec ça ?

Son regard jaillit du fond de son passe-montagne et me transperça. Je ne sus s'il exprimait de la colère ou une immense surprise. Pendant une seconde, on resta figés, les yeux dans les yeux.

À part imposer ma présence, je n'avais aucune idée de ce qu'on est censé faire dans une telle situation.

C'était beaucoup plus clair pour le voleur : il fit demi-tour et monta l'escalier quatre à quatre, pressant la Patène contre sa poitrine.

Je m'élançai à sa poursuite, poussé par une impulsion téméraire. Après tout, ce voleur ne semblait pas dangereux, mais diablement rapide.

Je le suivis jusqu'au hall d'entrée et dans les couloirs du rez-de-chaussée. Il était en meilleure forme que moi, mais le poids de la Patène ralentissait sa course.

Il entra dans une salle de la partie arrière du musée et se dirigea vers une grande baie qui donnait sur le jardin. Un des pans était par terre, démonté. Je compris que le voleur était entré par là pendant que le bourreau détournait l'attention des vigiles.

Le voleur traversa le jardin en courant.

Je le poursuivis jusqu'à la rue. Il n'y avait pas âme qui vive et l'écho de nos pas rebondissait sur les façades. Je criai, espérant attirer l'attention, mais dans cette zone dépeuplée, personne ne pouvait ou ne voulait m'entendre.

Je sentis un point de côté. Mon corps n'était pas habitué à ces débordements d'activité ; le voleur s'engagea dans une ruelle sombre et je le suivis, néanmoins persuadé que je ne pourrais jamais le rattraper.

En tournant le coin, je faillis lui rentrer dedans.

C'était une impasse. Le voleur était dos au mur, la Patène serrée contre sa poitrine, le souffle court.

Je m'arrêtai. Je pris appui sur les genoux, à demi nauséeux, et aspirai une bouffée d'air.

— Écoute, dis-je à bout de souffle. Écoute, s'il te plaît… Tout ce que je veux… moi…

Le voleur me sauta dessus. Il me donna un coup de tête dans les côtes et je tombai à la renverse. Je voulus me redresser, mais mes poumons étaient sur le point de se déchirer comme un vieux sac. Par chance, le voleur n'avait pas l'intention de me rouer de coups, ce qu'il aurait pu faire sans rencontrer la moindre résistance, vu mon épuisement. Encore par terre, je